

Le difficile voyage de Joseph Papineau

Gilles Boileau

Volume 7, numéro 3, février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boileau, G. (2002). Le difficile voyage de Joseph Papineau. *Histoire Québec*, 7(3), 5-6.

«Il y a quelques îles, dans l'une desquelles nous reposâmes et vîmes plusieurs beaux cyprès rouges, les premiers que j'eusse vus en ce pays, desquels je fis une croix, que je plantai à un bout de l'île, en lieu éminent et en vue avec les armes de la France, comme j'ai fait aux autres lieux où nous avons posé. Je nommai cette île, l'île sainte Croix (c'est peut-être l'une de celles qu'on rencontre à l'entrée de la baie Norway).

«Le 6 nous partîmes de cette île sainte Croix, où la rivière est large d'une lieue et demie et ayant fait 8 ou 10 lieues, nous passâmes un petit Saut à la rame et quantité d'îles de différentes grandeurs (chenaux de Portage du Fort).

«Nous traversâmes donc à l'ouest la rivière qui courait au Nord, et pris la hauteur de ce lieu qui était par 46 2-3 de latitude. Nous eûmes beaucoup de peine à faire ce chemin par terre, étant chargé seulement pour ma part de trois arquebuses, autant d'avirons, de mon capot et quelques petites bagatelles; j'encourageais nos gens qui étaient quelque peu plus chargés, et plus grevés des mousquites que de leurs charges. Ainsi après avoir passé 4 petits étangs, et cheminé deux lieues et demie, nous étions tant fatigués, qu'il nous était impossible de passer outre, à cause qu'il y avait près de 24 heures que n'avions mangé qu'un peu de poisson rôti - sans autre sauce, car nous avons laissé nos vivres, comme j'ai dit cidessus. Ainsi nous posâmes sur le bord d'un étang qui était assez agréable, et fîmes du feu pour chasser les Mousquites qui nous molestaient fort, l'impossibilité desquelles est si étrange qu'il est impossible d'en pouvoir faire la description. Nous tendîmes nos filets pour prendre quelques poissons.

«Le lendemain (7 juin) nous passâmes cet étang qui pouvait contenir une lieue de long puis par terre cheminâmes 3 lieues par des pays difficiles plus que nous n'avions encore vu, à cause que les vents avaient abattu des pins, les uns sur les autres, qui n'est pas petite incommodité car il faut passer tantôt dessus et tantôt dessous ces longs arbres, ainsi nous parvînmes à un lac (lac du Rat musqué) ayant 6 lieues de long, et 2 de large, fort abondant

en poisson, aussi les peuples des environs y font pêcherie. Près de ce lac y a une habitation de Sauvages qui cultivent la terre, et récoltent du Maïs: le chef se nomme Nibachis.

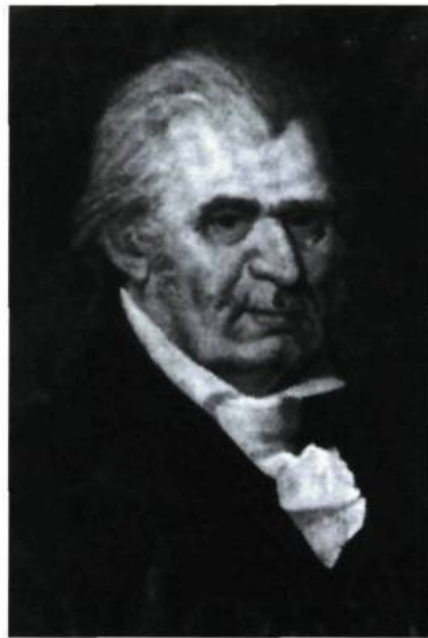
«Nibachis fit équiper deux Canots pour me mener voir un autre Capitaine nommé Tessoüat, qui demeurait à 8 lieues de lui, sur le bord d'un grand lac, par où passe la rivière que nous avons laissée qui refuit au Nord; ainsi nous traversâmes un lac à l'Ouest Nord-ouest, près de 7 lieues, où ayant mis pied à terre fîmes une lieue au Nord-est parmi d'assez beaux pays, où il y a de petits sentiers battus, par lesquels on peut passer aisément et arrivâmes sur le bord de ce lac (lac des Allumettes), où

était l'habitation de Tessoüat... De là nous passâmes en une île (l'île des Allumettes), où leurs cabanes sont assez mal couvertes d'écorces d'arbres, qui est remplie de chênes, pins et ormeaux et n'est sujette aux inondations des eaux, comme sont les autres îles du lac.

«Cette île est forte de situation: car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a deux Sauts fâcheux, et l'âpreté d'iceux la rendent forte; et s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis. Elle est par les 47 degrés de latitude comme est le lac, qui a 20 lieues de long et 3 ou 4 de larges abondant en poisson, mais la chasse n'y est pas beaucoup bonne... » ■

Le difficile voyage de Joseph Papineau

PAR GILLES BOILEAU



Joseph Papineau (APQ)

La famille Papineau possédait la seigneurie de la Petite-Nation. Son manoir, que tous les Québécois connaissent, fut construit à Montebello. Mais au milieu du XIX^e siècle, pour aller de Montréal à son manoir, la famille Papineau employait la voie fluviale. Les voyages étaient parfois ardues comme en fait foi cette lettre adressée par Joseph Papineau à son fils Louis-Joseph,

en date du 16 mai 1837. L'orthographe a été modifiée légèrement pour une meilleure compréhension. Bien que rédigée au lendemain de la célèbre assemblée tenue par le parti patriote à Saint-Laurent le 15 mai, il n'est aucunement fait mention de cet événement dans le message adressé au grand chef patriote du Bas-Canada.

Parti de Montréal le jeudi matin, ce n'est que quatre jours plus tard, le lundi matin, que Papineau père a pu vider la barge de ses marchandises. Aujourd'hui, en empruntant la route 148, il y a moins de 150 kilomètres entre Montréal et Montebello... deux heures de route. Voici cette relation de voyage fort révélatrice...

«Petite Nation 16(e) may 1837

«Mon cher Papineau

«Je t'écris par les hommes qui m'ont amené ici. Probablement ma lettre sera longtems en route. Mais le courrier ne passant plus par terre, mais dans le Steamboat, je suis trop éloigné des bureaux de poste pour y envoyer mes lettres.

«Partis de Montréal jedy matin, tout ce que nous avons pu faire dans notre journée a été de nous rendre jusques ches Quesnel à Lachine; nous avons été obligés d'arrêter à la tête du canal pour prendre

les agrès de notre barge qui y étaient restés en hivernement et vendredi matin le vent se déclarant nord-est, il nous a pris trois heures de tems pour monter avec notre mat et notre voile; de là nous sommes venus à la voile jusqu'au pied du rapide Ste-Anne, qu'il nous a fallu monter au cable vive, au guindeau, ce qui est une manoeuvre bien lente; enfin nous sommes venus coucher à la deuxième maison au-dessus de l'auberge qui est en haut du rapide.

«Samedy matin, le vent du nord-est nous a amenés jusques chez Lacomble mais tournant comme le soleil force nous a été de traverser au nord où nous sommes arrivés à la ligne qui sépare le lac des Deux-Montagnes de la seigneurie d'Argenteuille; de là nous sommes montés à la perche jusques à l'embouchure de la baie de Carillon où le vent très violent de sud-sud-ouest nous a retenus jusques un peu avant le soleil couché; alors le vent étant tombé nous avons traversé la baie et sommes montés à la perche jusqu'un peu au-dessous de la rivière du Nord, où nous avons couché; dimanche matin, le vent de nord-est nous a amenés au pied des Petites Écores; sommes entrés dans le canal et sommes montés à la voile jusques au premier pont qui est sur le canal au-dessus de la chute à Blondeau.

«Là il a fallu abattre le mat pour passer sous les ponts et l'appareille pour le relever était en si mauvais ordre, que nous avons préféré continuer à la cordelle tirée par nos hommes. Nous sommes arrivés à la tête du canal un peu avant soleil couché; nous nous sommes mis en frais de relever le mat mais lorsque à moitié hauteur l'appareille pour le mater a manqué et il est retombé tout son long. Il a fallu remédier à cet accident et cela nous a retardés plus de deux heures de temps; le vent continuant nord-est nous avons mis à la voile et sommes venus jusques à la petite Rivière au Saumon vis-a-vis Madame Calum où le vent a calmé et avons été obligés de jeter l'ancre à deux heures du matin du lundy. Aujourd'hui le vent de nord-est a repris et nous a amenés jusques ici vers cinq heures du matin; après un peu de repos et le déjeuner pris nous avons commencé à décharger...» ■

La leçon d'histoire de Saint-Placide

PAR GILLES BOILEAU

Plusieurs localités s'échelonnent le long de la rivière des Outaouais, du lac des Deux-Montagnes au Témiscamingue. Quelques-unes ont choisi de rappeler à leurs citoyens et aux visiteurs le rôle tenu par la Grande Rivière dans l'histoire du pays, ou tout au moins de souligner sa présence séculaire dans le paysage. C'est ce qu'a choisi de faire la petite communauté de Saint-Placide, à quelques kilomètres en aval du barrage de Carillon.

À Saint-Placide, on peut admirer en toute quiétude l'un des plus beaux paysages de tout le Québec méridional. Il suffit en effet de s'asseoir quelques instants dans les marches du «perron de l'église» ou au bout du quai et de se laisser tout simplement pénétrer par la grandeur et la beauté de la nature qui s'offre à nos yeux pour nous en convaincre. Le lac des Deux-Montagnes n'est pas immense, loin de là; la colline de Rigaud, en face, ne dépasse sans doute pas les 300 mètres, mais quelle harmonie! quel équilibre! quel décor! et surtout quelle paix!

Mais ce lac, c'est avant tout l'exutoire de la rivière des Outaouais et l'un des grands témoins silencieux de notre histoire.

L'aménagement du parc Félix-Lalonde, en face de la petite église, a été conçu à la façon d'un vaste amphithéâtre d'où il est possible d'admirer le spectacle unique d'une nature discrète et généreuse à la fois. Derrière ce paysage, si grandiose soit-il, se cache en réalité une histoire tout aussi magnifique, une histoire qui recouvre un des plus grands moments de la destinée de toute l'Amérique du Nord, une histoire dont nous ne fûmes pas les témoins mais qui nous rend quand même bien fiers.

Rivières et lacs –et la rivière des Outaouais– ont constitué la grande route par laquelle les hommes ont participé à la reconnaissance du cœur du continent avant de devenir de grandes routes facilitant la traite et le commerce des fourrures. Montréal était le point de départ et le point d'arrivée de cette grande aventure. Le lac des

Deux-Montagnes, quant à lui, était une pièce maîtresse de cette première grande voie transcontinentale. Et au-delà de ce lac, c'est la rivière des Outaouais qu'empruntaient militaires et explorateurs, commerçants et missionnaires, les derniers venant infailliblement à la remorque des premiers.

C'est ainsi que tout au long du XVII^e siècle, le lac des Deux-Montagnes a vu passer aussi bien Champlain que La Vérendrye, et combien d'autres. C'est cette belle histoire de la découverte du pays que les autorités municipales de Saint-Placide ont choisi de faire connaître par l'installation, en certains endroits du parc créé en bordure du lac, de panneaux explicatifs, comme des livres d'histoire tout grand ouverts. On y apprend l'histoire de l'église, du quai et de la navigation. Mais c'est assurément le panneau affichant la liste des «grands voyageurs» de l'Outaouais qui procure la plus vive émotion.

Face au site actuel de l'église et du quai sont passés Champlain lors de son voyage à l'île aux Allumettes en 1613, Étienne Brûlé (1615) en route pour les lacs Huron et Ontario, Jean Nicolet (1634) se dirigeant vers le lac Michigan, Médard Chouart des Groseillers et Radisson (1659) dans leur voyage au lac Supérieur, Nicolas Perrot (1665) en route vers le lac Michigan. Beaucoup d'autres ont aussi navigué sur le lac des Deux-Montagnes dont Pierre de Troyes (1686) alors qu'il gagnait la Baie James, et Pierre Le Moyne d'Iberville (1686) en route pour la Baie d'Hudson.

Pour leur part, Antoine Lamothe Cadillac y est passé en 1694 alors qu'il gagnait le poste de Michillimakinac tandis que Pierre Gautier de La Vérendrye a peut-être fait halte sur la rive du lac, juste en aval des rapides du Long-Sault, lors de son périple de 1731 en chemin pour le lac Winnipeg et les Rocheuses. C'est ainsi que la rivière des Outaouais a joué un rôle primordial dans la pénétration du continent nord-américain. Merci aux gens de Saint-Placide de nous le remettre en mémoire si bellement. ■